

[« Le regard d'un peintre... », *Claude Verdier. Dessins*, Musée d'Uzès, 1998, p. 3-15.]

---

Le regard d'un peintre qui exprime sa vision intérieure, non pas en la projetant dans un désordre facile mais en l'injectant dans un cadre déjà créé, déjà extérieur en quelque sorte. Un village dans le haut Midi de la France. D'une manière étonnante, la réalité la plus stricte s'y déploie : le soleil, la chaleur, la lumière crue. On pense au poème de Saint-John Perse : « L'été de gypse aiguise ses fers de lance dans mes plaies. » Puis l'imagination s'évade. La chaleur nous mène aux cigales, la lumière crue à l'horizon. Une ambiance de paix, de vieille civilisation, nous baigne très vite. C'est une culture millénaire et rassurante qui surgit devant nous.

Or il n'y a rien dans ce tableau. Quelques maisons plus ou moins en ruines, quelques voûtes sur des amorces de ruelles inachevées. Inachevées comme ces maisons aux pierres médiévales, saisies au hasard de leurs formes, si l'on peut dire, et au hasard de l'instant : un angle, un bout de façade. Presque au hasard de la forme.

Pourquoi donnent-elles aussi l'impression d'avoir été saisies dans le hasard de l'instant ? En général, c'est grâce aux jeux de la lumière que le temps est peint. Ce n'est pas le cas dans le tableau de Claude Verdier, absolument non-impressionniste. Sa lumière, à peine indiquée par des liserés ocre, crée une sensation d'immobilité. D'éternité. Les ruptures de lignes remplacent les ruptures de tons. Elles apparaissent comme superposées aux ruptures d'instant.

Au milieu de ce village, tout en créateurs inachèvements, des rues. Ou plutôt une ruelle qui serpente en divers sens. Et c'est le silence qui sourd de ces vieilles pierres, de cette ruelle, de ces voûtes. Énumération d'autant plus curieuse que c'est le vide qui frappe dans ce tableau.

Vide des rues, des maisons, des alentours. On pourrait croire qu'il s'agit d'un village en ruines, inhabité. Or il est intensément habité, au contraire. Mais habitué de l'intérieur, secrètement, loin des places publiques où le « pittoresque » dénature la vérité des profondeurs. Cette vérité frappante du vide et du silence qui craquent de vie, de présence, de prolongements.

Les peintres du vide, Saenredam ou Chirico, ont tendance à faire du vide une place à part, désignée, presque encadrée. Ici, dans ce tableau de Claude, il fait partie du cœur du paysage, peut-être même du cœur des choses. Un vide obsédant, à la longue. Car cet étrange paysage, doué d'une telle présence, d'une telle force, exige d'être contemplé longuement.

Non seulement tout est contraste en lui, mais plus encore tous ses éléments sont l'opposé de l'effet qu'ils doivent produire : quelques lignes, quelques traits, de-ci, de-là, vibrant d'extériorité d'abord, puis plongeant dans l'intériorité absolue. On a envie de l'atteindre, ce village, après une longue marche dans la garrigue desséchée. Il fait partie de ces oppidums médiévaux qui hérissent l'horizon de la Haute-Provence et du Languedoc. Des mots liés à l'histoire résonnent entre ses murs : siège, refuge, Sarrazins. On goûte, lorsqu'on déambule dans sa ruelle, la paix de l'instant que procure le souvenir des fièvres passées. On voudrait s'arrêter, rêver à n'en plus finir. Le temps lui-même donne déjà l'exemple ici d'un mouvement et d'un arrêt. Mais comment résister à l'attrait de ces voûtes d'où naissent ces ruelles ne conduisant nulle part, si ce n'est sur le fond blanc du tableau ? Sous les vibrations méridionales, ce silence et ce vide. Sous la pauvreté du décor, la richesse d'une présence invisible. Et c'est l'invite à cette intériorité absolue.

J'aurais voulu les franchir, ces voûtes, et m'engager dans ce vide silence blanc. Les interrogations primordiales paraissent attendre au bout. Un bout qui n'a pas d'emplacement. Le tableau tahitien de Gauguin sur la destinée humaine est d'une symbolique clarté. Aux limites de l'explication. Le tableau « provençal » de Claude est une attente, sans symboles et sans explication. L'attente de quelqu'un qui viendrait palper l'invisible présence, dont les pas feraient vibrer les pavés qui mènent vers un « nous » profond.

Et l'on voudrait être celui-là. Goûter au Réel, à sa splendeur, à sa vie secrète, puis le dépasser et aller loin, très loin, vers un paysage qui, soudain, au lieu de rester paysage du dehors est devenu paysage du dedans. La soif solaire. Le mystère angoissant.

Je ressens ce village tout en traits coupés comme l'étape d'un pèlerinage. On vient de loin parce que la mémoire aspire à un retour vers l'immémorial dont ces pierres restent le témoin. On se

repose. Puis l'on repart vers l'étape définitive, par des voies étrangement semblables car elles ont pris naissance à l'orée des bifurcations.

Pour franchir cette étape, il suffit de ne plus bouger, regard fixé sur notre route intérieure. Il suffit, pour l'attendre, de prendre la main de Claude. Il nous la tend.

Il nous attend.

BORIS SCHREIBER